

L'interprétation du crash du « Nyong » comme révélateur des tensions politiques et de l'imaginaire

DIMANCHE 3 décembre 1995, à 22 h 45 mn, le « Nyong », un avion de la Cameroun Airlines (Camair) s'écrase dans la mangrove à Youpwé, à deux kilomètres de l'aéroport international de Douala. Ce vol, en provenance de Cotonou (Bénin), contenait 78 personnes dont une majorité de commerçants partis se réapprovisionner et des personnes revenant du Sommet mondial de la francophonie. Bien qu'aucune explication officielle n'ait été fournie les mois suivants, la presse et la population se sont livrées à des interprétations de l'événement révélatrices des tensions vécues au quotidien et de l'imaginaire social.

De la défaillance technique aux forces occultes

Dès le lendemain du drame, certains titres de presse émettent l'hypothèse que l'avion, vieux de 22 ans, aurait été victime d'une défaillance technique (incendie, éclatement d'un pneu, etc.), mais aucun ne mentionne directement la responsabilité de la Camair. Il sem-

blerait pourtant que le personnel de bord aurait refusé d'embarquer le matin même, arguant de problèmes techniques, et n'aurait cédé que sous la pression de la hiérarchie (1). Seul le *Message* (2) évoque la responsabilité de la compagnie – deux semaines plus tard ! – en mettant en cause la surcharge de l'avion et des négligences dans son entretien. En revanche, *L'Expression* n'a jamais changé de thèse : selon elle, Air France, n'assurant plus l'entretien de la flotte, aurait saboté l'appareil ; plus tard, ce journal conforte ses accusations en prétendant disposer d'une copie des enregistrements de la « boîte noire ».

Dans les quartiers de Douala et de Yaoundé, la population, tout en mettant en cause la compétence du pilote qui aurait fait une faute technique et qui était « très porté sur la bouteille », propose des explications politiques de l'événement. Par exemple, le président Biya et son « compère » Chirac, étant en train

(1) Cette information a été fournie à l'auteur par plusieurs employés de la Camair, travaillant dans des services différents et ne se connaissant point.

(2) N° 464, 20 décembre 1995.

de créer une compagnie aérienne camerounaise privée (utilisant des Airbus, avions dits « français »), auraient en fait saboté le Boeing pour éliminer la concurrence. Selon une autre version, des opposants camerounais du Nord, proches de feu président Ahmadou Ahidjo, réfugiés au Bénin, avaient prévu de profiter de l'absence du président Biya assistant au Sommet de la francophonie pour faire un coup d'État le 4 décembre, lendemain du crash ; le président, ne pouvant pas quitter le Sommet avant la fin des cérémonies sans explications pour ne pas afficher sa vulnérabilité, aurait fait piéger l'appareil afin d'avoir un prétexte pour rentrer en urgence contrer le projet.

Autre explication donnée : les partis du Nord du Cameroun auraient demandé au copilote originaire de cette région, soi-disant témoin de Jehovah, donc croyant à l'imminence de la fin du monde, de provoquer le crash pour supprimer les membres du gouvernement faisant partie de la délégation de Cotonou : on a appris cependant qu'il n'y en avait aucun... Ou encore, ce seraient les présidents Biya et Soglo qui auraient saboté l'appareil afin d'accuser Jacques Chirac de « gâcher » le Sommet de la francophonie ; en revanche personne ne dit pourquoi il veut lancer une telle accusation.

Certains prétendent aussi que ce sont les Béninois qui ont saboté l'appareil afin de punir les commerçants bamiléké qui s'enrichissent en vendant des fripes qui leur auraient été données. Selon une autre thèse, la France, pour rester dominante malgré son moindre engagement dans l'économie camerounaise, aurait saboté le Boeing afin de rompre le rétablissement des bonnes relations entre le Cameroun et les

États-Unis en démontrant que la technologie américaine est défaillante. On affirme également que Paul Biya aurait aussi répondu à un appel pressant de la Rose-Croix qui exigeait une catastrophe afin que la communauté internationale, apitoyée par tant de malheurs, daigne accorder quelques aides supplémentaires.

Des raisons d'ordre divin sont aussi évoquées : Dieu aurait voulu châtier les hauts responsables du parti au pouvoir revenant du Sommet de la francophonie parce qu'ils « ont tout pillé au Cameroun ». Mais les interprétations les plus courantes, soutenues avec passion, mobilisent plutôt les ressources de la sorcellerie. Juste après le drame, on a cherché à en imputer l'origine au Ngondo (3), principale fête traditionnelle des Douala, qui s'était déroulée le matin même. Au cours de celle-ci, les chefs douala auraient demandé à leurs « dieux » la fin de la crise économique et une bonne année 1996. Ces derniers auraient alors exigé une série de sacrifices dont le premier est celui des passagers du vol de la Camair. Cette thèse est d'autant plus défendue que, le lendemain du crash, beaucoup de « pirogues » provenant du Nigeria ont été victimes d'une tempête et ont coulé... : second sacrifice ? Une autre variante de cette interprétation serait que les Douala n'ont pas respecté les rites traditionnels, ce qui explique que l'avion se

(3) Traditionnellement, le Ngondo était craint par la population. Dans maints villages sawa, dont les Douala sont un sous-groupe ethnique, on prévenait jadis les femmes de ne pas aller au champs durant une semaine car elles risquaient d'être « emportées ». Mais, on disait de plus en plus ces dernières années que le Ngondo n'est plus efficace. Selon la population, ce crash prouverait peut-être bien le contraire...

soit écrasé dans le Wouri, fleuve où « logent » les esprits mal « honorés ».

Enfin, on raconte que ce crash serait une sorte d'avertissement aux nouveaux riches et politiciens douala au service du régime qui manipulent à leur profit la tradition. L'une des versions les plus courantes met en cause Mme Foning, femme très connue, responsable de la section « femme » du parti au pouvoir, et proche du président. Lors de son séjour au Bénin, elle aurait appris d'un célèbre mahdi que le président « n'en avait plus pour longtemps à vivre ». Sa réputation de « griot présidentiel » et d'amie personnelle du président l'a conduite à vouloir remédier à cette situation, et elle a cédé à la suggestion du mahdi : sacrifier des Camerounais... On dit également que la manipulation des rites vaudous répond au désir de Mme Foning qui désire « gagner » une mairie à Douala lors des élections de janvier 1996 ou du président Biya qui recherche un succès dans tout le pays. On murmure enfin que ce vol transportait toutes les « éprouvettes magiques de M. Biya, Mme Foning et consorts » ; on ignore ce qui se serait alors passé...

Les « tensions » mises à jour

Ces différentes versions mettent en scène les tensions politiques, les craintes et les haines vécues au quotidien... Cet événement sert ainsi d'exutoire pour exprimer ce qui parfois ne peut ouvertement se dire. La presse joue rarement en ce domaine un rôle d'information : elle sert seulement de relais et d'amplificateur aux « angoisses » populaires. Elle lance en outre des interprétations, parfois sans craindre la contradiction, pour mener une pro-

pagande aux objectifs pas toujours évidents.

Tout événement politique ou social majeur au Cameroun met en jeu un État étranger, objet à la fois d'attirance et de ressentiment. Ce pays, l'ancienne puissance coloniale, la France, manipulerait à distance le cours des événements en fonction de ses intérêts. Pour la plupart des Camerounais, elle ne peut être étrangère quand survient un drame national. Certains soupçonnent par exemple une vengeance de la compagnie Air France évincée du marché de la maintenance des appareils de la compagnie nationale ; quelques-uns remarquent que l'avion accidenté est de marque américaine et suppute dès lors une guerre commerciale entre la France et les États-Unis. D'autres supposent que les présidents Biya et Chirac conspirent pour obtenir à titre personnel le monopole du trafic aérien camerounais. Dans la presse, les accusations ouvertement anti-françaises émanent d'un seul journal, *L'Expression*, et ne semblent reposer sur aucun élément tangible. S'agit-il de déstabiliser le pouvoir en place et notamment le ministre des Transports, Issa Tchiroma, de gêner la prise de participation totale d'Air France dans Air Afrique ou de créer une bonne image de la Camair en la déchargeant de toute responsabilité dans cette affaire ? Dans toutes ces interprétations, la nation camerounaise n'est qu'une victime d'un vaste conflit d'intérêts politico-économiques, une institution nationale comme l'individu de la rue n'étant jamais ni responsable, ni coupable.

Dans le domaine politique national, la plupart des interprétations établissent un lien avec les élections municipales de janvier 1996, événement politique majeur attendu de-

puis 1992. Cette élection constituait un véritable test pour le pouvoir, notamment à Douala, première ville du Cameroun, fief de l'opposition (4). Alors, beaucoup soupçonnent le pouvoir de tenter de se pérenniser par tous les moyens (scrutin irrégulier, utilisation des forces occultes...). Cet accident démontre aussi que la population est toujours hantée par le spectre d'un coup d'État. Celui du 6 avril 1986 a échoué, et les partisans de l'ancien président Ahidjo ont été exilés. Cependant la population les soupçonne toujours de vouloir se venger en fomentant un nouveau coup : elle en voit la preuve dans le fait que l'avion parte du Bénin, leur principal lieu d'exil, et que l'équipage comprenne des nordistes. Il faut également remarquer qu'une interprétation met en valeur les tensions qui existeraient au sein des Douala en affirmant que la noblesse traditionnelle se sentirait frustrée par rapport aux riches commerçants et hauts fonctionnaires, rentiers de l'État. Ainsi, la population ne ressent pas les autochtones comme un groupe solidaire mais comme une famille divisée. Les oppositions entre Douala au sein du parti au pouvoir pour les élections municipales ne feraient que renforcer cette thèse. Enfin, comme beaucoup font grief aux hommes du régime d'appartenir à la Rose-Croix, secte qui détendrait les rênes du pouvoir, la population ne peut manquer de l'évoquer.

Le crash dévoile également les tensions ethniques. Comme l'avion transportait beaucoup de commer-

çants originaires de l'Ouest, il a aussi été interprété comme une action anti-bamiléké. Les Douala, qui accusent les Bamiléké de les envahir, sont soupçonnés d'avoir fait un sacrifice. Ou alors, une partie de la population n'hésite pas à affirmer que la fripe vendue par les commerçants bamiléké leur a été gracieusement donnée, pour conforter l'image du commerçant bamiléké malhonnêtement enrichi.

Il semblerait que de plus en plus d'habitants de Douala deviennent témoins de Jéhovah. Cette religion est cependant très suspectée et crainte par le reste de la population qui l'accuse « d'embrigader » les frères afin de les placer hors société. Les témoins ne participeraient plus aux rites traditionnels tels que les deuils et funérailles, rompraient leurs liens avec la famille et le village et casseraient tout espoir en annonçant sans cesse la fin imminente du monde. Alors que sectes et églises « chrétiennes » établissent des liens avec la tradition, les témoins feraient preuve d'une « intolérance » qui effraie. Comme un membre de l'équipage est suspecté de faire partie de ce groupe, beaucoup n'ont pas de mal à trouver un lien de cause à effet.

Mme Foning tient une place de choix dans les différentes versions. Très active et tête de liste à la mairie du cinquième arrondissement aux municipales, elle se trouve automatiquement dans la ligne de mire lorsqu'on s'attaque au pouvoir. En outre, comme elle est très proche du président Biya, on la présente comme une intrigante qui influence le cours des événements par des procédés inavouables (charme, sorcellerie...). Mais surtout, il se pourrait qu'on la prenne à partie parce que c'est une femme : pour arriver à de telles responsabilités, il est ad-

(4) D'ailleurs, lors des élections municipales de janvier, le principal parti d'opposition, le SDF (Social Democratic Front) a largement dominé le scrutin et remporté la majorité des sièges.

mis que le sexe faible ne peut utiliser que des moyens occultes...

Un accident qui dévoile l'imaginaire

Au Cameroun, chaque fois que survient un événement imprévu, la population en recherche immédiatement la cause ainsi que le coupable. Jamais il n'est envisagé que l'incident est dû au hasard ou à une erreur humaine involontaire ; tout événement est considéré comme le produit d'une puissance qui s'exerce, d'une volonté qui s'accomplit. Qu'il soit malheureux ou bienheureux, l'incident est dû à une action volontaire d'une personne vivante ou d'un ancêtre qui agit directement ou « à distance » sur le cours des événements. Ainsi, pour le crash, la population ne peut envisager l'hypothèse d'une défaillance technique ou d'une erreur involontaire et recherche automatiquement les responsables, transformés *de facto* en coupables.

Le politique est avant tout pour l'habitant du quartier violence et puissance que l'on subit. Les détenteurs du pouvoir sont présentés comme des « seigneurs de guerre » avides de butin. Ils le gagnent, le gardent et le défendent, quitte à utiliser autrui ou à tuer. D'ailleurs, manipuler, exploiter ou tuer serait la source du pouvoir... Mais généralement l'usage de la force ne se déroule pas en plein jour. Ceux qui sont au pouvoir ou qui veulent le conquérir agissent dans l'intrigue. Tout ce qui se passe officiellement (débat, opposition politique...) n'est qu'une façade pour masquer les réalités des tractations et le véritable enjeu. La prise du pouvoir s'effectue grâce à un coup d'État, aux meurtres et à des attentats. On

argue d'ailleurs que les deux seules oppositions ouvertes que connut le Cameroun et Douala (l'armée révolutionnaire de l'UPC (Union des populations du Cameroun) et le mouvement des « villes mortes ») ne sont finalement que deux tentatives de combat ouvert – très longue il est vrai pour la première – qui se sont néanmoins closes dans ce climat d'intrigue : les leaders des « villes mortes » ne sont-ils pas soupçonnés d'avoir été récupérés par le pouvoir après de nombreuses tractations ?

Mais la puissance suprême, celle qui permet d'accéder véritablement au pouvoir et de s'imposer n'est ni la violence, ni l'intrigue. Celle qui domine, quitte à utiliser cette violence et cette intrigue par ailleurs, c'est la sorcellerie. Tout événement, exceptionnel ou quotidien, trouve une explication dans ce vaste système interprétatif. Ainsi, la mort « accidentelle » n'est pas due au hasard mais constitue un sacrifice. Tous les passagers du 737 ont été les victimes d'une vengeance (des « esprits » insatisfaits ou de ceux qui préservent la véritable tradition) ou utilisés pour la conquête d'un bien convoité (une mairie, la survie, le bonheur). Toute personne qui détient une parcelle de pouvoir a obligatoirement, selon la population, des contacts avec le monde de la sorcellerie : soit elle fréquente assidûment des sorciers, soit elle pratique elle-même, la frontière entre l'« usager » et le « pratiquant » étant très difficile à établir (5).

Ainsi, un événement exceptionnel et dramatique, le crash d'un avion de ligne, dévoile non seulement les tensions sociales, ethniques, religieuses et politiques qui « travaillent » la société, mais aussi

(5) P. Geschiere, *Sorcellerie et politique en Afrique. La viande des autres*, Paris, Karthala, 1995 (Les Afriques).

et surtout des traits de l'imaginaire tels que les références culturelles et historiques, la causalité événementielle ou la conception du pouvoir.

Dévoiler l'imaginaire, sorte de matrice de perception et d'interprétation du vécu quotidien qui révèle et donne sens à toute sensation, pensée et événement, c'est plonger au cœur de la société pour en extraire son mode de fonctionnement ; car c'est seulement en sa-

chant comment les acteurs perçoivent et interprètent tout ce qui les entoure que l'on peut comprendre leurs attitudes, leurs stratégies, leurs désirs et leurs rêves.

Gilles Séraphin (6)

(6) ORSTOM/OCISCA (Observatoire du changement et de l'innovation sociale au Cameroun).

Le romancier tanzanien Euphrase Kezilahabi

EUPHRASE Kezilahabi fait partie – avec le dramaturge Ebrahim Hussein – de la nouvelle génération tanzanienne des années 70, issue de l'Université de Dar-es-Salaam, qui a considérablement renouvelé la littérature swahili. Il est l'initiateur d'une poésie nouvelle, de forme libre, en rupture avec les règles traditionnelles de la prosodie arabe. Ses recueils tels *Kichomi* (1) (1987) ou *Karibu Ndani* (1988), aux tonalités intimistes, connaissent un réel succès auprès des Tanzaniens et restent inscrits au programme des études secondaires et universitaires. E. Kezilahabi est aussi un romancier d'avant-garde, célèbre dans toute l'Afrique de l'Est swahiliphone, depuis la parution de *Rosa Mistika* (1971). Ses deux der-

niers romans, *Mzingile* et *Nagona* (1990) sont le meilleur exemple du croisement des genres par lequel il accueille toutes les réalités : à la fois romans populaires en langue kikerewe, sa langue d'origine, inspirés de la mythologie des îles Ukerewe, sur le lac Victoria ; contes philosophiques où intervient la pensée de Martin Heidegger et de Jean-Paul Sartre ; contes merveilleux pour enfants, nouvelles fantastiques.

Nagona est un questionnement acide des réalités humaines, parfois sombre, difficile, mais sans cesse relevé d'humour et de merveilleux onirique. Il est inspiré du récit oral des origines familiales de l'auteur, tel que le lui a rapporté son grand-père, mettant en scène l'itinéraire initiatique, préparatoire à une surprenante danse de possession, d'un jeune homme à la recherche d'une figure mythique des îles Ukerewe : *Nagona* est, tour à tour antilope,

(1) Traduit en italien par E. Bertoncini sous le titre de *Soferanza*, Institut des langues orientales, Pise, 1987.